Richard HOCOUELLET, *Résistance et Révolution
durant l'occupation napoléonienne en Espagne
1808-1812*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001,
368 p.

Jean-Philippe Luis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1270>
DOI : 10.4000/ahrf.1270
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002
Pagination : 224-226
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Philippe Luis, « Richard HOCOUELLET, *Résistance et Révolution durant l'occupation napoléonienne en Espagne 1808-1812*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001, 368 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 329 | juillet-septembre 2002, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1270>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Richard HOCOUELLET, *Résistance et Révolution durant l'occupation napoléonienne en Espagne 1808-1812*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001, 368 p.

Jean-Philippe Luis

- 1 Disons-le d'emblée, cet ouvrage est passionnant pour qui s'intéresse à la naissance de la politique moderne en Europe. Il nous montre comment un accident de l'histoire - l'occupation napoléonienne de 1808 - déclenche un processus révolutionnaire dans un pays qui jusqu'alors n'avait été affecté qu'à la marge par la remise en cause de l'Ancien Régime. La démonstration est fondée sur une étude très approfondie de la période qui va de la crise dynastique de mars 1808, marquée par la disgrâce de Godoy et la revanche des partisans de Ferdinand, le fils du roi Charles IV (ce que l'on appelle traditionnellement les émeutes d'Aranjuez), à septembre 1810, ouverture des Cortes constituants à Cadix. À cet égard, le titre de l'ouvrage est un peu trompeur dans la mesure où tout ce qui touche à l'élaboration de la Constitution de Cadix (de fin 1810 à 1812) n'est examiné en quelques pages que sous l'angle d'un prolongement de la dynamique enclenchée entre 1808 et 1810. La démonstration particulièrement convaincante de Richard Hocquellet s'inspire largement du fil conducteur fourni par les théories de Jürgen Habermas et de François-Xavier Guerra. Elle est nourrie de la consultation des archives centrales de la péninsule et des Indes, mais aussi du dépouillement de nombreux fonds municipaux et provinciaux. Ce travail de recherche documentaire, impressionnant pour qui connaît les archives espagnoles, permet de prendre la mesure de l'ensemble du phénomène dans la péninsule, mais aussi dans les colonies américaines qui font l'objet d'un chapitre particulier. Là n'est pas le moindre des mérites de cet ouvrage : rendre lisible un mouvement (la résistance aux Français et

le début du processus révolutionnaire) marqué par un fractionnement des pouvoirs sur l'ensemble du territoire de la monarchie espagnole.

- 2 L'ouvrage propose tout d'abord une synthèse de la politique napoléonienne à l'égard de l'Espagne et de la crise dynastique qui débouche sur l'abdication des Bourbons en faveur de Napoléon au printemps 1808. Compte tenu des apports de l'historiographie espagnole récente, la tâche était nécessaire : depuis les vieilles histoires diplomatiques (André Fugier), il n'existait aucune publication en français sur la question.
- 3 Le cœur de l'ouvrage est cependant ailleurs : il suit le cheminement qui fait passer en quelques mois de la résistance armée à la révolution, en mettant à mal au passage un certain nombre de poncifs sur la guerre d'indépendance espagnole. Ainsi, le soulèvement patriotique de mai 1808 n'est pas présenté par R. Hocquellet comme une réaction nationaliste, car la nation espagnole n'existait alors pas. Il doit davantage être perçu comme la réaction à une perte d'identité, comme la conscience d'un danger qui menace l'équilibre de la communauté. L'impression de se retrouver orphelin est l'image privilégiée par l'auteur. Les soulèvements ont amené l'apparition de juntes provinciales. Il ne s'agit pas là de la manifestation d'un quelconque fédéralisme qui aurait été étouffé par la politique centralisatrice des Bourbons, mais bien de la résurgence de la nature profonde de l'État espagnol d'Ancien Régime : une monarchie constituée de communautés historiques clairement identifiables (anciens royaumes et municipalités) dont l'unité est légitimée par la doctrine pactiste qui offre des arguments juridiques et historiques pour justifier le droit des communautés à prendre leur destin en main. C'est la guerre contre les Français qui oblige les patriotes à trouver une nouvelle identité, un nouveau lien unificateur des communautés, à se penser en fait en nation, ce qui est tout à fait nouveau en Espagne. Les juntes déclarent gouverner au nom du roi absent (en exil à Valençay) et au nom de la population qui, en se soulevant, leur a délégué le pouvoir. Au fil des mois, les membres des juntes en lutte avec les autorités traditionnelles (municipalités et Conseil de Castille) ont tendance à faire passer au second plan la référence au roi pour se présenter comme issues d'une nouvelle légitimité : celle de la population, c'est-à-dire de la nation.
- 4 Cette évolution rapide que l'on peut qualifier de révolutionnaire a été soutenue par l'essor de la presse et par la liberté de réunion et d'association, rendus possible grâce à la disparition de la censure. 1808 marque donc la véritable apparition de « la sphère publique bourgeoise ». L'apprentissage de la politique moderne, d'un imaginaire social et politique centré sur l'individu, se fait par l'intermédiaire de « médiateurs de la modernité », des hommes formés le plus souvent dans les rares cercles (*Academia de letras humanas* de Séville, *tertulia* de Quintana...) qui avaient commencé à remettre en cause l'Ancien Régime avant 1808. Ces nouvelles conceptions permettent de penser une alternative aux institutions traditionnelles représentatives (ordres, municipalités, institutions forales) : la communauté n'est plus représentée par des corps, mais par les représentants de l'ensemble des individus/citoyens. La convocation des Cortes correspond à la victoire des idées nouvelles, au terme d'un an de discussion, de mai 1809 à septembre 1810.
- 5 L'auteur décrit les longues discussions qui ont déterminé les modalités de l'élection des députés aux Cortes. Malgré le choix d'un suffrage très large, les élections qui n'ont lieu que dans les territoires non soumis à l'influence française voient une large victoire des élites traditionnelles, à l'exception de la ville de Cadix. Cette ville, qui est devenue le refuge du gouvernement central depuis la prise de Séville par les Français, passe en

quelques mois de 60 000 à 90 000 habitants. Dans cet espace densément peuplé qui forme un îlot assiégé par les Français et protégé par les Anglais se retrouvent les principaux acteurs de la modernité. Ils influent fortement sur l'élection des suppléants aux Cortes en septembre 1810 et, par leur pression constante, ils engagent les Cortes dans la voie d'une réforme radicale de la monarchie.

- 6 Les colonies américaines prennent très vite le parti de la résistance aux Français. *L'afrancesamiento* y est très limité. Pourtant, l'incompréhension s'installe progressivement entre les juntas d'Amérique et les représentants des patriotes. Ces derniers ont intégré la vision colonialiste des Indes que les réformes « éclairées » de Charles III avaient contribué à renforcer : les Indes sont conçues comme un réservoir de richesses ou comme un refuge. Or, les créoles se considèrent comme des sujets du roi à part entière, à l'égal des sujets péninsulaires. Ils réclament l'égalité de représentation avec la péninsule, ce que leur refusent les patriotes espagnols. Par ailleurs, les négociants de Cadix qui financent le gouvernement patriote font pression sur ce dernier pour qu'il refuse d'établir la liberté de commerce. La rupture intervient à partir de mai 1810, avec d'une part l'invasion de l'Andalousie qui a fait craindre une victoire française totale, puis d'autre part le refus de reconnaître la légitimité d'un Conseil de Régence dont l'autorité réelle se limitait à la ville de Cadix. La démonstration est brève (15 p.) et convaincante, néanmoins le lecteur est amené à s'interroger sur les causes du dialogue de sourds entre les élites intellectuelles des deux côtés de l'Atlantique. Comment le fossé entre individus partageant une même culture politique a-t-il pu se creuser aussi profondément ?
- 7 Au total, la richesse de ce livre tient à l'ampleur de l'enquête et à la finesse de l'analyse du discours politique. L'ouvrage est aussi une réussite car il suscite des interrogations et ouvre des pistes, que l'auteur ne dessine peut-être que trop timidement, sur les années 1810-1814, globalement mal connues. En dehors de Cadix, que reste-t-il de l'intense mobilisation populaire et de l'esprit réformateur qui ont marqué les années ; 1808 et 1809 dans l'ensemble des territoires qui ont échappé à l'emprise française ? On ignore à peu près tout sur les lendemains de l'évacuation de la majeure partie du territoire espagnol par les Français : de l'été 1813 à la restauration de l'absolutisme en mai 1814. Comment l'idéal révolutionnaire s'est-il manifesté dans l'ensemble du pays ? Comment a-il été perçu dans les régions qui l'ignoraient pour cause d'occupation française précoce ? Quelles adhésions a-t-il pu susciter ? Quelles réformes ont été entamées concrètement ? Quels liens établir entre cette première politisation et celle que l'on observe sous la deuxième révolution libérale (celle du *Trienio* 1820-1823) et durant les années 1834-1840 ? Ces différentes interrogations rejoignent les travaux centrés sur les liens entre mobilisation populaire et politisation qui représentent une thématique très en vogue dans l'historiographie espagnole actuelle sur le XIX^e siècle.
- 8 En dernier lieu, au-delà du temps court du début de la guerre d'indépendance espagnole, en mettant en relief l'aspect authentiquement révolutionnaire d'un processus qu'une certaine historiographie espagnole se complaisait à décrire comme très modéré (voire conservateur), Richard Hocquellet nourrit une réflexion beaucoup plus large : celle portant sur la relation didactique entre guerre et révolution.